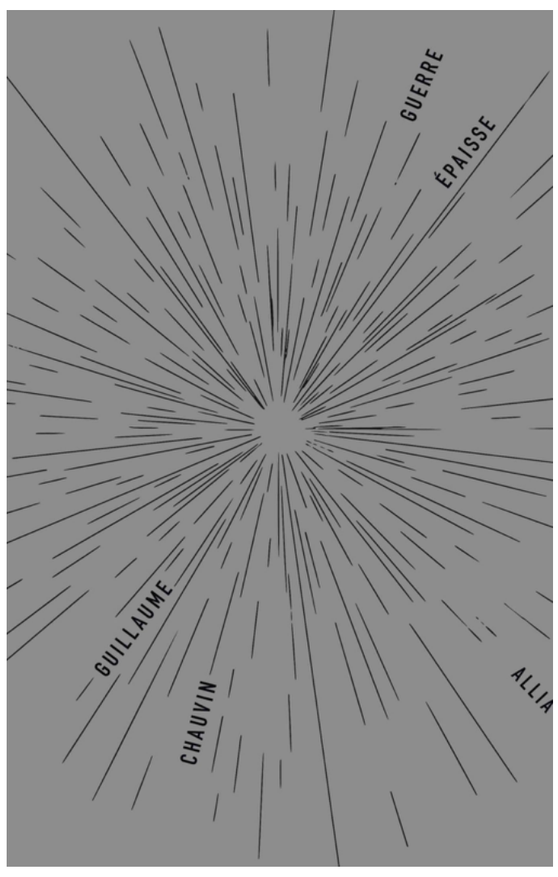
Guerre épaisse, essai de Guillaume Chauvin, Éditions Allia



« Que sais-tu de la paix si tu ne connais pas la guerre ? »

Dans une datcha abandonnée pour cause de guerre, Guillaume Chauvin, photojournaliste indépendant, furète et tombe sur une photo sous laquelle se trouve cette légende dont la rhétorique peut nous conduire à la démultiplier selon bien des contextes : « Que sais-tu du soleil si tu ne connais pas la mine ? ».

Cette datcha aurait pu appartenir à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, elle aurait pu ne pas être une datcha. Elle aurait pu être une maison de ville, une case, un appartement. La guerre ne se soucie pas des lieux de vie des civils, mais c'est de cette datcha, de cet endroit précis, pendant cette guerre, dont il est question. Cette guerre, celle du Donbass, Guillaume Chauvin l'a observée pendant une dizaine d'années du côté des séparatistes prorusses. Il parvient à la raconter en se passant le plus possible de données historiques. Peu de noms de lieux et de dates, beaucoup de surnoms en revanche, car, avant tout, ce que nous raconte Chauvin, ce sont les hommes. Les seuls détails historiques précis nous proviennent des personnes qu'il rencontre et dont il nous propose parfois la biographie, les inscrivant dans un monde de lieux et de dates. Cette ambivalence donne à ce texte une force rare : il y est démontré que la guerre est une chose horriblement commune, que des dates et des lieux précis n'y changent rien, tout en rendant à chaque homme et femme rencontré son « épaisseur » et sa singularité.

Cette guerre est racontée sans a priori, ceux-là mêmes si incrustés dans notre regard d'Européen de l'Union européenne. Chauvin, par conséquent, ne rend pas compte d'un « camp », mais des « camps » qui s'affrontent en cette terre que l'on ne nous a montrée qu'en guerre, le Donbass (et encore, quand on nous l'a montrée). C'est pourquoi le choix de ne pas intégrer de précisions historiques est si puissant : on nous montre les hommes et on ne nous démont(r)e pas des idéologies.

Les treize chapitres qui composent ce texte se veulent comme « une longue, très longue légende » aux photos qu'il a prises au Donbass, qui vont faire l'objet d'un second tome, car, ne l'oublions pas, la première profession de Guillaume Chauvin est photojournaliste. Cependant, dans *Guerre épaisse*, il est un photographe qui ne fait pas figurer ses photos. Il les annonce pragmatiquement au cœur du texte (« 1 photo », « 2 photos », parfois plus). Il a de quoi interroger. C'est par ailleurs l'un des autres aspects essentiels de ce texte : l'introspection et la réflexion menée par l'auteur sur sa propre pratique. Cela donne lieu à des passages mémorables, dont, par exemple, celui où le narrateur se retrouve obligé de servir d'interprète à un de ses collègues « de son monde d'origine », un photoreporter réputé avide de sensationnel dont la vacuité a de quoi faire peur. Ce collègue représente bien plus que lui-même : il est l'incarnation de la vulgarité que Chauvin dit mépriser, celle qui se nourrit d'images qui alimentent les peurs, au détriment de la vérité, du moins d'une justesse ou d'une honnêteté vis-à-vis du réel. L'autre ne voit que la « bonne » photo dans la mort d'un enfant et qui ne cherche pas à comprendre, mais à prendre, à faire du sensationnel sans réflexion : c'est une guerre, on veut des morts et de la souffrance et c'est tout. C'est ce que la plupart des gens attendent et c'est pourquoi ce photoreporter fait florès quand Chauvin peine à recevoir des commandes. Notre monde est malade des images, celles qui ne pensent pas et ne donnent pas à penser. C'est par ailleurs un geste fort de la part d'un photographe de reconnaître que l'écrit peut parfois être plus juste que la photographie. Que Chauvin prenne la plume pour écrire cette légende-fleuve destinée à être accolée à ses photos, c'est reconnaître que l'écrit et l'image se complètent, mais ne s'excluent pas. Le but, ce n'est pas de faire des « clichés », nous dit Chauvin, mais des photos. L'empathie et l'honnêteté de l'auteur lui ont permis de donner une justesse à son écrit, celle-là même qu'il recherche avec la photographie sans toujours réussir à y parvenir — selon sa propre confession.

Guerre épaisse est un titre ambitieux pour un texte qui relève le défi avec une puissance singulière. Cette épaisseur est ce vers quoi tout écrivain, tout photographe doit tendre, car sans cela il ne raconte rien, ne dévoile rien. C'est aussi un pied de nez aux lecteurs avides de sensations fortes, confortablement installés sur leur canapé, car que peuvent-ils savoir de la guerre s'ils ne connaissent que la paix ?



Eulalie Briand

Bretonne de naissance, elle suit les traces de nombre de ses compatriotes et s'installe à Paris. Là, elle peut continuer à satisfaire ses deux passions : la littérature et le cinéma. Entre la rue des Écoles et les nombreuses librairies, d'occasion ou non, elle a beaucoup à voir et à lire.
En parallèle, elle poursuit son master en Anthropologie à l'École des hautes études en sciences sociales. Elle aime les humains dans toute leur complexité et tous les médiums sont bons pour les comprendre.
La capitale lui permet également de découvrir le monde de la critique culturelle à l'occasion d'un stage au sein du journal l'Humanité, et celui du monde éditorial grâce à un stage de 8 mois aux éditions Allia.
Depuis, c'est une certitude : elle veut travailler avec les livres et allier ses deux passions, la littérature et le cinéma, car les (bons) livres sur le cinéma, ça ne manque pas !